

**L'ARCHITECTURE DES MIRAGES**  
**Le N° 579 de l'avenue (Tativille)**



*Crédit photo: "Play time" © Les films de Mon Oncle.*

L'agent d'accueil, costume léger gris perle, casquette à galon d'or, vient de faire asseoir le visiteur. Nous sommes au siège de la S.N.C, grande société située au 579 de l'avenue. Sitôt l'entrée franchie on est absorbé par la vue d'une galerie déserte et nue qui s'étire dans une profonde perspective rythmée par la fuite des piliers métalliques de la structure. La lumière de l'été 1965 jette au sol de larges bandeaux comme des tapis. À gauche, un mur trace toute la longueur; un mur sans porte, sans couloir, sans sortie, un mur sans autre fonction que de projeter le regard sur la succession de vitres qui bordent à droite la galerie et la sépare du monde extérieur.

Immobilisme de l'attente  
Silence des lieux...

Et puis une silhouette,  
étrangement précédée du bruit de ses pas,  
débouche, là bas, sur le plan clair du fond.  
C'est un homme.  
Il se tourne vers nous dans un quart de tour militaire et entame sa remontée vers l'accueil.  
Il est petit; la galerie est écrasante.  
Il est neutre, la galerie est sobrement superbe.  
Sa démarche est rigide, mécanique, pleine d'autorité et de détermination.  
La galerie est solennelle, parcourue d'ombres au garde à vous.  
Lui, c'est monsieur Giffart  
Il se sent prince  
Il se veut roi.  
De fait, cette galerie a été dessinée pour lui et pour personne d'autre,  
70 mètres linéaires entièrement dédiés à une scène unique: son apparition.

Ce plan d'une belle et grande minute porte le numéro 47  
La prise est la 12ème de la journée.  
Les acteurs fatiguent.  
La scripte du film " Play time" cercle au crayon rouge  
cette ultime séquence avec la mention " à garder" sur  
sa page de travail.  
M. Giffart est un personnage  
la S.N.C n'existe pas.



*Crédit photo: "Play time" © Les films de Mon Oncle.*

On entend venir du haut des vociférations et des éclats de voix qui ressemblent à des ordres.

Un technicien dévale subitement l'escalier en maugréant;

Près de lui un colosse, une clope au bec, tire un câble interminable qui serpente sur le sol brut jonché de matériel électrique et de caisses ouvertes.

À l'étage, une simple coursive courant sur tout le pourtour du bâtiment, surplombe le vide laissé par l'absence de niveau; des projecteurs et des caméras convergent et pointent le rez de chaussée en contrebas. À deux pas, une porte coulissante grande ouverte laisse voir une pièce encombrée : dans un inqualifiable mélange des genres, des tuyaux, des chaînes, des chariots, des panneaux publicitaires jonchent le sol au milieu duquel émerge une table couverte d'outils, de pots de peinture, de nourriture et de bouteilles de vin.

En levant la tête, on découvre un plafond de bois zébré de jours grossiers et porté par une gigantesque ossature métallique. A bien y regarder, les vitres qui ceinturent tout l'étage sont en plexiglas, tenues par l'arrière par de larges rubans adhésifs; leur aspect miroir qu'elles offrent à l'extérieur n'est que le résultat de savants collages de photographies prises sur de vraies façades de verre.

Dehors, si l'on s'élève au dessus du toit terrasse de l'immeuble, la construction apparaît inachevée.

Plus haut dans le ciel, le bâtiment se découvre presque isolé, implanté en bordure d'un quartier affreusement réduit à trois lots.

La route fraîchement goudronnée qui les sépare soigneusement s'interrompt brusquement au premier angle, dessinant entre eux un sourcil noir au milieu de la terre battue

La "ville" prétentieuse qui règne au ras du sol se dévoile n'être qu'un décor parfait mais perdu, malgré ses 15 000 mètres carrés, dans les espaces nus du plateau de Gravelle à Joinville.

Rien n'est plus complexe que de bâtir un mirage.  
Que demande-t-on à l'illusion si ce n'est une  
crédibilité propre à nous emporter ?  
Ici, l'architecture assume ce sublime paradoxe.

D'une part, elle est conventionnelle: des fondations aux charpentes, les éléments portent, supportent, transfèrent les charges et les forces des éléments d'ensemble dans le respect des plans; l'esprit est fonctionnel, la raison est prudentielle et les calculs mathématiques.

D'autre part elle entre dans les démesures de l'univers narratif: l'apparence devient, seule, la maîtresse de l'ouvrage. À ce titre, la raison cède le pas à l'ambition: les effets visuels justifient toutes les compromissions et l'image cinématographique priorise l'émotion: les règles d'échelles, les lois de la perspectives, celles de la symétrie ou de l'esthétique doivent se soumettre tantôt au chant du récit, tantôt à celui des personnages. L'architecture abandonne son langage classique pour adopter celui du théâtre; avec lui elle entre dans la magie d'une certaine abstraction : il n'est plus nécessaire de bâtir une ville pour lui donner corps comme il n'est plus utile de montrer pour "voir"; la construction ne peut se comprendre que dans sa dimension évocatoire : suggérer plutôt que montrer, ouvrir à l'interprétation plutôt que de définir, questionner plutôt que répondre.

#### Plan 48/ Rez-de-chaussée de la S.N.C/ intérieur jour/

Le vieux portier dans le hall désert semble pensif.

Le visiteur est introduit dans une salle d'attente.

Trois fauteuils en cuir noir et trois portraits muraux que l'on identifie comme d'illustres dirigeants de la S.N.C suffisent à nous dimensionner l'entreprise. Cette pièce à l'épure riche et monacale nous projette dans les étages, les services, la masse des employés fébriles et affairés qui y travaillent dans le crépitement des échanges dactylographiques et, déjà, sans même quitter du regard notre visiteur qui teste son fauteuil, nous percevons toute la chaîne hiérarchique et les jeux de pouvoirs qui encordent ces invisibles.

La caméra nous fait découvrir un vaste espace agencé géométriquement par des bureaux cubes dans lequel disparaît M. Giffart dont nous ne saurons jamais ni la fonction, ni la profondeur d'esprit.

Giffart n'est qu'un élément, un élément d'un Tout qu'il ignore... Ce Tout, c'est une société d'une froide modernité dans laquelle l'individu déchu de la maîtrise de son avenir, subit les effets de son environnement. Avec une question fondamentale: qui influence qui ?

L'architecture est-elle en mesure d'orienter significativement les relations sociales, ou bien ne demeure-t-elle que le miroir d'un temps de société ?

La transparence généralisée des murs, des portes, des cloisons donne à penser que le progrès social passe par une communication permanente qui pourrait être, sous le regard des années 60, le corolaire



d'une humanité épanouie. Or, les hommes qui s'animent devant nous ne sont que de petites souris qui s'agitent librement derrière un monde de verre qui les contraint, les canalise, les oriente, à coup de signalétiques lumineuses et inventives et de mécaniques doucement autoritaires.

À ce jeu de faux-semblants, l'intimité change aussi de statut : derrière ses grandes baies vitrées, un bloc d'appartements offerts aux regards de la rue est élevé au rang de peinture réaliste vivante. La vie sociale est suffisamment normalisée pour ne plus craindre les perversités de l'indiscrétion.



*Crédit photo: "Play time" © Les films de Mon Oncle.*

Dans cette urbanité ouverte, le reflet règne en maître discret et omniprésent: le dédale des bureaux du 579 n'est que la métaphore de la vie extérieure et les personnages qui y évoluent en de brefs passages ne tiennent leur intérêt qu'au travers de leurs images fantomatiques, lesquelles suggèrent la fin de l'hégémonie de la personnalité chez l'Homme, emporté vers la virtualité par la marche du monde.



*Crédit photo: "Play time" © Les films de Mon Oncle.*

Les scènes 52, 59 et 63 sont dans la boîte.

Dehors, la façade du drugstore qui marquait l'angle du quartier soudain pivote et entame, dans un mouvement lent, une étonnante et silencieuse migration bientôt suivie par tous les immeubles qui composaient l'avenue. La cité semble tout à coup devenir une entité vivante cherchant à ramper vers des territoires encore inconnus.

Ces buildings vertigineux qui se miraient les uns dans les autres comme de nouveaux dieux narcissiques s'avèrent n'être que des maquettes: 14 mètres de bois charpenté vers le ciel pour les plus grands, 25 mètres de longueur pour les plus larges, tous montés sur des châssis mobiles ou des boggies; à leur suite, deux autres structures à échelles plus réduites et savamment éclairées par l'intérieur, donnent à penser qu'elles sont habitées par des vies domestiques: illusion parfaite pour habiller des arrières plans.

L'ensemble forme maintenant convoi et, dans un désordre enfantin, se meut sous l'énergie de machinistes qui, pareils à des esclaves de l'antique Égypte, tirent, suent et poussent ces blocs à valeur de monuments: le discours sur la modernité laisse encore à la bestialité son canal d'expression.



*Crédits photos: "Play time" © Les films de Mon Oncle.*

Novembre 2021.

Soirée glaciale.

Ciel bas, noir et morne.

Les étoiles se sont couchées à terre et donnent à la ville une dimension féerique.

Le plateau de Gravelle a disparu sous les derniers aménagements de la banlieue.

Nul ne peut imaginer qu'ici le futur a précédé la plus contemporaine modernité.

Aucune mémoire de "Tativille" ne subsiste, et pour cause: les mirages n'ont pas d'âme.

Dès le tournage achevé les comédiens, les techniciens, les photographes de plateau, ont déserté le site qui, privé de toute activité, s'est trouvé plongé dans une sinistre léthargie.

Livrés à un brutal abandon, les espaces extérieurs, les immeubles, le drugstore, les bureaux, se sont mués en simples décors, laissant apparaître leurs défauts et leurs supercheries. Cette mise à nu revenait à une mise à mort: que sont des panneaux de bois maquillés d'artifices à la lumière crue du jour? que représente un escalier mécanique privé d'étage sous le regard fixe d'un peuple de figurants en carton dont les silhouettes ont été découpées à taille réelle?

Le mensonge, soit-il royalement habillé, apparaît toujours insensé et dérisoire et la froideur de la vérité l'affuble inévitablement de ridicule: il ne peut donner lieu à aucune contemplation.

Les mirages n'existent qu'au travers d'un ensemble de fictions. Ce sont ces virtualités dénuées de mémoire qui font leur puissance et c'est le néant auquel elles sont attachées qui, en définitive, les

préserve au mieux.

Moins d'un mois après la fin du tournage, les pelleteuses mirent donc à terre cette "ville" qui n'avait ni passé, ni avenir.

Le froid est intense.

Le quartier de la Défense au loin semble aussi fragile que les lueurs qui tremblent jusqu'à lui.

Alors que ce modèle emblématique de l'économie tertiaire, contemporain de "Play time ", souffre, après un demi-siècle, d'une image vieillissante et dépassée, l'architecture spectrale de "Tativille" bénéficie, quant à elle, d'une étonnante fraîcheur, celle portée par l'imaginaire prégnant de notre propre poésie.